

Beckett et ses frères

Prisonniers de Beckett de Michka Saäl

Stéphane Lépine

Numéro 124, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25416ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lépine, S. (2005). Compte rendu de [Beckett et ses frères / *Prisonniers de Beckett* de Michka Saäl]. *24 images*, (124), 64–64.

Beckett et ses frères

par Stéphane Lépine

Le dessein de Samuel Beckett est de représenter l'homme dans son humanité la plus simple, prisonnier de sa condition terrestre. En représenter l'idée, et juste le nécessaire qu'elle implique : respirer, veiller, dormir, se nourrir, uriner... les besoins de la nature. Vivre, Beckett ne va pas jusque-là. Dans *En attendant Godot*, il y a deux représentants de cette humanité, nommés Vladimir et Estragon, deux modèles purs et simples. Vivants, ça nous ne savons pas. Morts aussi bien, puisque Beckett ajoute un attribut à son idée d'homme : le suicide. Et puisque nous sommes tout de même au théâtre : suicide et conversation. Vladimir et Estragon parlent donc. C'est un couple. Presque un couple comme on dit en physique : « ensemble de deux forces parallèles égales et opposées ». Et à les écouter parler, on n'entend que du courant, de l'ordinaire. Au théâtre normalement, il y a une disparité, on ne sait quoi d'augmenté, d'affecté, que nous acceptons comme allant de soi. Rien de ça dans *Godot*. Assis ou allongés, sur le désert nu et plat, Didi et Gogo se disent des choses pour continuer d'être deux.

À deux reprises, sur ce non-lieu perdu, viennent à passer deux autres hommes. Autant Didi et Gogo sont nus, autant Pozzo et Lucky crânent et ploient sous les aventures de la société : inégalité, violence, cruauté et aussi, mais brimées, danse et poésie. Lorsqu'ils réapparaissent plus tard, ce sont deux loques, sous les yeux de nos deux amis, intacts, qui eux restent là parce que, disent-ils, ils attendent Godot. Tout se passe comme si ce Godot souvent invoqué n'était personne. Était « ce soir » ou « demain », tout et rien. N'était que l'idée du Temps, comme Vladimir et Estragon ne sont que l'idée de l'homme.

Cette œuvre de Beckett, constamment rejouée dans le monde depuis sa création en 1953, qu'en faire encore ? Dans la mise en scène d'Otomar Krejca en Avignon, avec ces immenses acteurs que sont Georges Wilson, Michel Bouquet et Rufus, elle prenait des dimensions de classique. En 1993, dans un Sarajevo dévasté, la représentation de la



Jan Jonson en compagnie de Samuel Beckett peu de temps après la représentation de *En attendant Godot* dans la prison de Kumla.

pièce devenait, sous la direction de Susan Sontag, un acte politique, une défense et illustration de l'humain trop humain. Et en 1985, dans la prison de Kumla en Suède, l'œuvre de Beckett s'affirme plus que jamais comme « l'histoire de deux vagabonds attendant un peu de lumière dans leur vie, une lueur d'espoir ». À l'invitation du directeur de la prison, l'homme de théâtre Jan Jonson monte *Godot* avec des prisonniers : « Ce n'est pas une pièce, dit alors l'un d'eux, c'est l'histoire de ma vie ». Et son partenaire de préciser, vingt ans plus tard : « On n'était pas de bons comédiens, on était des gens réels qui exprimaient ce qu'ils ressentaient ».

C'est cette aventure que relate Michka Saäl dans *Prisonniers de Beckett*. Des images de Jösta Hagelbäck, captées en 1985, nous permettent d'entrevoir l'allure que prenaient les répétitions dans la cour de la prison, mais trop peu de la représentation elle-même, qui émut les agents des services correctionnels au point qu'ils acceptèrent de laisser les détenus sortir de l'enceinte de la prison et aller jouer à Göteborg et à Malmö. Ce qu'ils firent, vivant ainsi une provisoire illusion de liberté, comme si Godot était venu enfin les libérer du cycle de leur attente au pied d'un hêtre. Illusion en réalité plus douloureuse que libératrice les amenant à souhaiter sor-

tir pour eux-mêmes et non seulement pour jouer les animaux de cirque, tenus en laisse comme Lucky dans la pièce, devant des parterres d'admirateurs. Et les interviews réalisées vingt ans après avec ces hommes qui n'avaient jamais fait ni même vu de théâtre auparavant et qui, aujourd'hui libérés, se souviennent de cette liberté entraperçue et de la cavale qui a suivi permettent de constater à quel point, grâce à leur absolue vérité et au rapport simple et juste qu'ils entretenaient avec l'œuvre, leur faculté de comprendre *Godot* dépassait de loin celle du metteur en scène, pitoyable cabotin poseur et égocentrique qui nous raconte à son tour l'aventure, sur scène cette fois, en un solo insupportable de fatuité et de fausseté. « C'est son histoire qu'il raconte, pas la mienne », déclare un des détenus devenu acteur. Il ne saurait mieux dire. Car s'il en est un qui semble n'avoir su saisir le tragique de l'homme selon Beckett et le tragique de cette expérience, c'est bien Jan Jonson lui-même, trop occupé à s'enorgueillir de sa réussite artistique pour comprendre le sens réel de cette libération sous conditions. ■

France-Québec, 2005. Ré. : Michka Saäl. Ph. : Sylvestre Guidi, Mont. : Nadia Ben Rachid. Chansons : Bob Dylan. 85 minutes. Dist. : ONF.

Présenté au Festival du nouveau cinéma.